Ami du Clergé du 27 janvier 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

L'Eucharistie et la vie. — III. L'Eucharistie créatrice d'unité, 33.
Instructions du dimanche. — XVI. *Septuagésime :* Le devoir du travail, 35. — XVI *bis.* Travailler à la vigne du Seigneur, 37.
Les Saints Patrons. — *S. Jean de Dieu, Patron des hôpitaux et des infirmes :* Son œuvre charitable, 38.
Les Paraboles du Royaume. — II. La semence, 40. — III. L'ivraie, 41. — IV. Le grain de sénevé et le levain, 43.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XXII. Le livre d'Esdras, 44. — XXIII. Le livre de Néhémie, 46.
Allocutions de mariage. — I. Grandeur et exigences du mariage chrétien, 48.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

III

L'EUCHARISTIE CRÉATRICE D'UNITÉ

Mes frères,

L'unité de toutes les âmes en Lui et, par Lui, en Dieu, a été, si l'on peut s'exprimer ainsi, le grand rêve du Seigneur.

Nous avons tous présents à la pensée ces textes si prenants de l'Evangile :

« Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, *afin qu'ils soient un comme nous.* »

« Je suis en eux comme vous êtes en moi, *afin qu'ils soient consommés dans l'unité.* »

Pourquoi est-il venu sur la terre ? Le Grand-Prêtre l'a prophétisé au jour de la Passion, quand il a dit : « Jésus doit mourir pour la nation ! » Et « ce n'était pas pour la nation seulement, ajoute S. Jean; c'était aussi afin de réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés. »

Voilà la principale raison de l'Incarnation et de la Rédemption ; voilà le but final de toute l'œuvre du Christ : glorifier Dieu, son Père, par la fusion amoureuse de tous les cœurs, fusion dont la Trinité sainte est l'exemplaire et le lien.

Magnifique idéal, que l'Eucharistie réalise à merveille.

S. Paul exprime avec autant de force que de clarté ce rôle unificateur de l'Eucharistie : « Puisqu'il y a un seul pain, dit-il, nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps ; car nous participons à un même pain. »

Cette unité sublime des âmes par Jésus-Christ en Dieu, c'est donc l'Eucharistie qui l'effectue.

Grâce à l'Eucharistie, le chrétien ne fait plus qu'un avec Jésus ; grâce à l'Eucharistie, les chrétiens sont unis entre eux et forment l'Eglise.

I

Grâce à l'Eucharistie, le chrétien ne fait plus qu'un avec Jésus.

Déjà, au baptême, alors que nous avons été incorporés au Christ, la vie divine est entrée en nous, et une certaine unité mystique s'est établie entre nous et lui. Mais combien ces premiers liens sont resserrés par la participation à son corps et à son sang ! Devenu notre aliment, de ce fait il nous est intime et comme personnel. Il n'est pas d'unité comparable sur la terre.

L'union eucharistique du chrétien avec le Christ et Dieu, est la plus étroite, la plus complète, la plus parfaite qui se puisse imaginer.

De cette union Jésus nous a donné une idée par le choix même des éléments de son sacrement. Il a pris du pain et il a pris du vin pour en faire le corps et le sang dont il voulait nourrir notre faim et abreuver notre soif.

Or, le pain est formé d'une multitude de grains de blé, broyés dans le mortier avec le pilon ou écrasés sous la meule de pierre ou le rouleau d'acier. De ces grains réduits en poussière, malaxés dans l'eau et travaillés par le levain, comme par un esprit qui les soulève, puis passés à la flamme, on produit l'unité du pain. De même, le vin est formé d'innombrables grains de ces raisins qui pendent au cep en grappes vermeilles. De ces grains entassés sous le pressoir, pressurés, changés en liquide écumant, fermentés dans la cuve, on produit l'unité du vin, fusion ou confusion de tous les grains de raisin dans une même substance.

C'est l'image de la fusion de tous les chrétiens par l'Eucharistie en Dieu.

Dès là que vous communiez au corps du Christ, comme le grain de blé broyé, comme le grain de raisin écrasé, comme le grain de blé et le grain de raisin mélangés et fondus dans la masse du pain et du vin, vous n'êtes plus vous seul ; votre *moi* est à la fois brisé et étendu ; vous êtes fondu dans le Christ avec tous ceux qui communient avec vous, et vous ne formez plus avec eux qu'un même corps spirituel : vos âmes sont mêlées dans la même foi du Christ. Pour en revenir à notre comparaison, comme les grains de blé épars se ramassent dans l'unité du pain, et les grains de raisin dans l'unité du vin, ainsi les fidèles sont unis entre eux dans l'unité du corps du Christ. Devenus « concorporels » au Christ, ils sont spirituellement concorporels entre eux. Avec le Christ, ils ne font qu'une seule et même masse animée du même Esprit de Dieu.

Les Pères s'expriment sur cette union du Christ et du chrétien par la communion avec une force extraordinaire. « Qu'est-ce que le pain eucharistique? disent-ils. Le corps du Christ. — Que deviennent les communiants ? Le corps du Christ. »

Chaque chrétien est transformé en un autre Christ; d'où il suit, à un certain point de vue, qu'alors qu'il n'y a qu'un seul Christ, il est cependant à ce point multiplié qu'il y a autant de Christs qu'il y a de chrétiens. Mais je m'exprime mal. Le vrai, c'est que nous ne formons tous qu'un corps dont il est le cœur, l'âme et la tête.

Par la communion, nous sommes, selon une expression vieille comme le christianisme, des Porte-Christ, *Christiferi, id est Christum in corporibus nostris ferentes,* des temples vivants habités par un Dieu, des calices et des ciboires, conscients qu'ils renferment le corps et le sang de ce même Dieu ! « O gloire du chrétien, s'écrie S. Cyrille de Jérusalem, ô amour divin ! Par notre participation aux saints mystères, nous ne sommes plus qu'une même chair et un même sang avec le Christ ! »

La communion qui nous unit à lui produit un phénomène approchant de celui que réalise la consé-

cration. Le pain et le vin de l'autel sont changés au Seigneur ; quand nous communions, le Seigneur est tout en nous et nous subsistons en lui. Il n'y a rien qu'une différence : c'est que le pain et le vin n'existent plus, au lieu que nous, nous existons toujours, mais tellement en Jésus-Christ que Dieu ne voit plus que lui en nous !

Jésus étant en tous et en chacun, tous et chacun ne font plus qu'un seul. Mystiquement il n'y a plus vous et moi ; il y a vous et moi en Jésus et Jésus en nous. C'est ainsi que le corps sacré de la Victime offerte au saint sacrifice, n'est point divisé ni partagé quand le prêtre morcelle la sainte Hostie. La Présence auguste demeure intégrale sous les espèces et dans les multiples parcelles eucharistiques, comme tout le soleil est dans chacune des facettes d'un cristal qui le réfléchit. Pour parler autrement, comme Jésus garde son intégrité corporelle dans chaque partie du pain consacré, Jésus est tout entier par l'Eucharistie dans chaque fidèle, et comme il est aussi tout entier dans l'Hostie intégrale, il est aussi tout entier dans la masse des fidèles. Unité profonde dont le ciment est la charité ou l'amour.

Union, unité merveilleuse ! « Chacun possède à lui seul ce que possède la communauté toute entière. Il n'y a qu'un seul Jésus ; il est tout entier dans chaque parcelle, tout entier dans chaque âme. Il est également tout entier dans la masse des communiants. Nous faisons *un* avec lui, il fait *un* avec nous et, par lui, nous nous trouvons ainsi ne faire qu'*un* tous ensemble. Les époux, les frères, tous ceux qui sont unis par l'intelligence, par le cœur, ne peuvent pas atteindre à cette unité qui se consomme, par l'Eucharistie, entre tous les enfants de Dieu. »

Les conséquences d'une union si profonde, c'est que toutes les barrières qui nous séparent les uns des autres tombent ; c'est que tous les chrétiens communiant forment en Jésus-Christ un bloc, le bloc des Pacifiques et des Purs, le bloc humano-divin qui s'appelle la Sainte Eglise.

II

Partout, dans tous les pays du monde, — et j'ajoute : dans tous les temps, — s'asseoir à la même table, manger ensemble le même pain et, dans une coupe ou dans un verre, boire le même vin, a été l'un des signes les plus expressifs et l'un des moyens les plus doux, les plus sûrs et les plus sacrés de faire l'union entre les hommes. On ne doit pas, on ne peut pas se trahir, quand on a mangé ensemble ! C'est ce que pensait David, quand il gémissait dans un de ses psaumes cette plainte poignante à l'adresse d'Achitophel : « Nous ne faisions qu'un tous les deux ; tu étais mon conseiller et mon ami avec qui je partageais ma table avec délices ! » C'est le même sentiment qui mettait sur les lèvres de Jésus trahi, à l'adresse de Judas venu dans le jardin : « *Amice, ad quid venisti ?* Mon ami, pourquoi es-tu venu ? » Quiconque dit repas en commun, dit harmonie de pensée et de cœur, union et unité morale.

Manger ensemble, c'est constituer une famille où l'on se retrouve à l'heure des repas, dans la joie, dans l'intimité et dans la douceur d'un même amour.

Et n'est-ce pas là ce que Jésus-Christ a voulu faire de l'humanité : une grande famille assise et unie autour de la même Table sainte, dans un banquet éternel et divin ? N'est-ce pas ainsi que l'ont compris nos pères, les premiers chrétiens, qui vraiment, en ces temps lointains de nos origines, ne formaient en toute réalité et vérité qu'un seul corps, *unum corpus ;* qu'un seul corps et qu'une seule âme, *cor unum et anima una ?* Les grands et les petits, les riches et les pauvres, les maîtres et les esclaves, les ignorants et les savants, tous ils se montraient si près les uns des autres, si solidaires et si dévoués, que les païens ne pouvaient s'empêcher de les admirer et de dire : « Voyez comme ils s'aiment ! » Qui avait fait ce miracle de rapprocher et d'unir à ce point des hommes de tant de conditions différentes et alors si souvent hostiles ? Le repas en commun à la même table, l'Eucharistie !

Ce que l'Eucharistie a fait dans le monde païen, elle l'a fait dans le monde barbare qui, en des siècles tragiques, s'est par la force substitué à l'Empire romain. C'étaient des hommes terribles, ces envahisseurs, et jusqu'en plein Moyen Age ils restèrent rapaces et féroces. Pourtant l'apostolat chrétien finit par les convertir ; on les vit recevoir le baptême et communier à l'Hostie, et cette Hostie au cœur de ces races sauvages a fait ce miracle d'y amener la réconciliation et l'amour. D'après les règles établies par l'Eglise, deux hommes qui avaient communié côte à côte ne pouvaient plus sans infamie et sans sacrilège se regarder comme ennemis. De plus, celui qui refusait d'abjurer ses haines devait s'exclure lui-même de la Table sainte.

Le même miracle se reproduit de nos jours entre les chrétiens, à quelque peuple qu'ils appartiennent. Les règles n'ont pas changé, et parce que c'est toujours la même Table, ce doit être toujours la même union.

— Cette union, est-elle si réelle ? demandez-vous. Ne voyez-vous pas que les chrétiens d'aujourd'hui appartiennent à des nationalités différentes, antipathiques ou hostiles ? Ne voyez-vous pas qu'il y a parmi eux des blancs, des noirs, des jaunes et de réciproques et instinctives répulsions ? Ne voyez-vous pas que des intérêts les séparent ? qu'ils sont en guerre ? qu'ils se battent ? qu'ils se tuent ?

— Ces oppositions et ces divisions ne sont qu'*extérieures*. Dérobez-vous aux apparences, allez au fond ; voyez la réalité profonde. Tous ceux qui, parmi ces hommes, croient en l'Eucharistie et la reçoivent, possèdent en eux le Christ et, invisiblement unis par cette présence, ne font qu'un seul corps mystique d'une compacte et absolue unité. La force des choses ou le devoir les a jetés dans la tempête des luttes humaines, mais leur cœur n'y est pas. Ne partagent-ils pas tous une même foi ? Ne sont-ils pas nourris de la même chair divine, conduits par le même souffle d'un même esprit, vivant d'une même vie ? Mouvements du monde, obstacles dressés par les intérêts, devoirs contraires dans les luttes pacifiques ou sanglantes, rien ne brise cette union foncière. Incorporés au Christ, au point que chacun d'eux peut légitimement dire : « Je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi ! » ils sont réellement « consommés en un seul » et « ne font vraiment qu'un, » selon le vœu de leur Maître.

Dans tous les temps, l'Eucharistie devra opérer parmi les hommes, si prompts à se séparer et à se haïr, ce miracle d'unité. Jésus-Christ devra toujours servir de trait d'union entre ses fidèles. C'est si vrai que si quelqu'un venait me dire : « J'ai communié, et je n'aime pas mes frères, » je lui dirais : « Vous n'avez rien compris à ce que vous avez fait, et vous êtes indigne de participer au sacrement de l'unité. »

C'est que le pain que reçoivent les convives de cette Table divine n'est pas un pain ordinaire : c'est le pain suprasubstantiel qu'est la chair et le sang de Dieu. Tous unis par la communion à cette chair et à ce sang, nous devenons une même substance, un même tout, un corps dans lequel circule la même sève divine, dans lequel court le même sang divin. Ce corps, c'est l'Esprit du Seigneur qui l'anime ; chaque membre doit lui obéir, tous les membres doivent s'accorder à la même action sous le même souffle, et l'unité résulte de la souple soumission de tout l'organisme à l'impulsion reçue. Harmonie merveilleuse, unité magnifique et magnifique résultat. L'Eglise vit ainsi, grâce à l'Hostie, comme un puissant organisme relié dans ses membres par de solides attaches.

* *

Ne croyez pas, m. f., que ces vues ne soient pas autre chose que les conceptions plus ou moins ingénieuses d'un prédicateur. C'est la doctrine même de l'Eglise, formulée par S. Paul dans cette phrase si expressive de sa première Epître aux Corinthiens (x, 17) : « *Unum corpus multi sumus qui de uno corpore participamus*. Bien que nombreux, nous ne formons tous qu'un seul corps, nous qui participons au même Pain. » Unis à Jésus individuellement, nous formons avec lui une première unité qui se résout en fin de compte dans l'immense unité de l'Eglise. La vie divine anime alors un corps gigantesque qui n'a d'autres limites que les limites mêmes du globe.

« Tout est à vous, disait encore S. Paul aux Corinthiens, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. » (I, III, 23). Profonde et puissante formule de l'unité réalisée par notre incorporation à Jésus-Christ. Tout est à nous ; la terre, l'eau, la lumière, les plantes, les animaux, tout cela a été fait pour nous et radicalement nous appartient, puisque nous en pouvons jouir au moins par nos sens. Mais nous, nous appartenons au Christ ; nous nous sommes donnés à lui qui se donne à nous ; nous sommes ses disciples, nous sommes ses frères, nous sommes ses amis, nous sommes les participants de sa chair et de son sang, nous sommes ses membres. Quant à lui, il est à Dieu, fondu en Dieu, son Père. D'où il suit que, résumant la création entière et la ramenant toute à lui-même et nous avec elle, il unifie du même coup la nature et le genre humain pour les offrir ensemble à la Divinité. Tout devient *un* en Jésus-Christ pour Dieu.

Ah ! m. f., puisque nous connaissons le désir de notre Sauveur, puisqu'il veut que nous soyions unis entre nous de la plus étroite des unions possibles, écartons tout ce qui nous sépare ! Défiances, aversions, inimitiés, froideurs, amertumes, acrimonies, morosités, sévérités, irascibilités, bouderies, hostilités, discordes, brouilles, contentions, disputes, tracasseries, altercations, propos vifs, défis, agressions et coups, évitons toutes ces manifestations de la haine qui, dans un chrétien qui communie, est un vice odieux et sacrilège.

Rompre l'union fraternelle cimentée par le sang d'un Dieu, déchirer l'unité qui fait l'Eglise, c'est s'attaquer au corps même de Jésus-Christ, c'est comme lui arracher les membres et lui briser les os !

Suivons, m. f., l'exemple des premiers chrétiens. Participant au même Pain avec ferveur, parce qu'ils possédaient plus sensiblement dans leur cœur le même Christ adoré, ils n'avaient « qu'un seul cœur et qu'une même âme ». Comme eux, pénétrons-nous des vertus du mystère eucharistique et, par la charité envers nos frères, fondons-nous dans la double unité de l'Amour et de l'Eglise. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XVI

Septuagésime

LE DEVOIR DU TRAVAIL

Mes frères,

Pour peu que l'on soit familiarisé avec l'Evangile, on fait à l'Eglise, royaume du Christ sur la terre, l'application de l'image de la vigne, évoquée aujourd'hui par Notre-Seigneur. L'intervalle entre la 2e et la 11e heure symbolise la durée du monde, et l'embauchage des ouvriers de la première à la dernière nous montre Dieu toujours occupé au cours des siècles pour susciter à son Eglise des collaborateurs intelligents, dévoués à ses intérêts, respectueux de ses intentions.

Une autre interprétation vient encore à l'esprit, donnée elle aussi par les Docteurs de l'Eglise. La vigne représente notre âme, laquelle est le bien, le domaine, la propriété de Dieu. Tout le long de notre existence, du premier âge au soir de la vie, il nous appelle à la cultiver, il nous en fait un devoir, non sans nous promettre au terme de la journée le riche denier du céleste bonheur.

I

A entendre le reproche du Père de famille, Dieu ne souffre pas d'oisiveté, il ne veut pas de désœuvrés, de chômeurs. Vous l'aurez remarqué : c'est jusqu'à quatre fois qu'aux ouvriers groupés sur la place publique le Père de famille pose la même question : « Pourquoi restez-vous ainsi oisifs ? » Dans son domaine, il y a du travail pour tout le monde. Nul ne peut alléguer l'excuse des ouvriers de l'Evangile : « Personne ne nous a loués. » Dieu engage tous les hommes.

Le travail est la loi universelle, la loi commune. L'humanité vit par lui. S'il n'est pas tout dans la vie, il en est du moins l'emploi normal. S'il n'est pas l'unique source de la richesse, il en est une des principales. Mis à part le temps d'un juste repos, des repas et de la prière, le reste des heures dans une journée appartient au travail. Qu'il soit marqué d'un caractère d'expiation, qu'il se présente parfois pénible, habituellement monotone, assujettissant, qu'il pèse lourd à nos épaules, la religion l'enseigne, puisque depuis la chute originelle il est devenu une loi pénale. Cela ne lui fait rien perdre de sa dignité, et elle est grande. Notre-Seigneur l'a à jamais ennobli : jusqu'à trente ans il a travaillé de ses mains. On l'appelait l'ouvrier (Mc., VI, 3), le fils d'ouvrier (Mt., XIII, 55). Il n'en a pas rougi, il n'a pas renié ce nom, au contraire. De Nazareth au Calvaire, de multiples besognes se sont partagé sa vie.

Je dis : de multiples besognes ; car le travail se présente sous des formes très diverses, créées par les nombreuses exigences de la vie individuelle et sociale. Il n'est pas dit que les ouvriers de la parabole aient eu la même tâche à remplir. La culture de la vigne prête à tant de façons différentes !

Aux yeux de beaucoup, la dénomination de *tra-*

vail ne s'applique qu'au labeur matériel et corporel et même qu'à ce qui, dans cette classification, exige un certain déploiement de forces musculaires. Tous les autres hommes sont, à leurs yeux, des parasites, voire même des fainéants.

C'est là une fausse conception du travail, issue de l'envie et des théories égalitaires mises en honneur de nos jours. Ne méprisons personne. Etant donné la constitution de la société, chacun a à travailler dans la sphère où Dieu l'a placé, selon son âge ou sa condition, depuis l'enfant qui épelle les lettres de l'alphabet jusqu'au Chef de l'Eglise ou de l'Etat, en passant par tous les corps de métiers, par toutes les professions artisanes ou libérales, par les occupations domestiques, par le ministère pastoral, par les Ordres religieux, même contemplatifs. Dès là qu'il contribue au bien commun, bien matériel, bien intellectuel, bien moral, bien spirituel, chaque métier a son utilité, chaque profession a sa noblesse, chaque emploi de la vie a sa place dans l'économie providentielle. Il n'est pas jusqu'à ceux qui souffrent ou qui voudraient pouvoir fournir leur part au labeur commun et qui en sont empêchés par l'âge ou les infirmités, qui ne la lui apportent, car leur désir ou leur résignation est une valeur qui profite à la famille humaine.

Voilà ce qui est du travail en lui-même. Voyons maintenant comment le travail répond aux desseins de Dieu.

II

1° Il faut s'acquitter consciencieusement de son travail, c'est-à-dire l'accomplir tel qu'il a été commandé, avec tout le soin, toute l'application et le temps qu'il demande. C'est une question de justice, si l'on perçoit un salaire ; c'est une question de droiture, si l'on s'est donné librement à une tâche; c'est une question de bon exemple toujours. Souvenez-vous que l'on vous observe, vous catholiques, et que l'on trouve dans votre manière d'agir un sujet de louange ou de blâme à l'égard de la religion et de la piété.

Sur un chantier, dans un atelier, dans un bureau, à un comptoir ou à un rayon, les ouvriers ou employés chrétiens devraient être, en tout, les meilleurs, les plus ponctuels, les plus loyaux, les plus affables. N'est-ce pas pour Dieu plus encore que pour ceux qui les paient, qu'ils travaillent ? N'est-ce pas à son éternelle rétribution qu'ils prétendent ?

Perdre du temps en conversations inutiles, ne donner que six heures de travail là où l'on est engagé et rétribué pour huit, bâcler ou gâcher l'ouvrage par légèreté, par négligence, n'y pas mettre tout le soin qui peut seul en garantir la valeur, c'est une injustice, c'est un scandale.

2° Il faut se former par le travail. La vie laborieuse avec les qualités qu'elle exige, les contraintes qu'elle impose, les énergies qu'elle actionne est un terrain exceptionnel d'exercice moral, la plus excellente école d'apprentissage de la vie sociale. Elle fournit des occasions sans cesse renouvelées d'actes de vertu : régularité, discipline, soumission, patience, silence, serviabilité, renoncements. Elle apporte un rendement moral en même temps qu'un rendement matériel. A la corvée s'ajoute une valeur qui la transfigure et lui fait rendre double : double parce que Dieu y gagne et nous également, parce que nous méritons pour le temps et pour l'éternité.

3° En troisième lieu, il faut sanctifier le travail. A l'accepter avec toute son austérité, sa monotonie, son obscurité, son perpétuel retour, il prend, si on le veut, une *valeur de satisfaction,* il répare, il expie. — Il peut aussi devenir *une prière.* C'est œuvre agréable à Dieu d'assister aux cérémonies saintes quand on en a le temps et la facilité. Mais le travail, fardeau sacré, servitude, dévouement, devoir d'état, en dit parfois plus à Dieu. Quand la mère de famille, la maîtresse de maison, la servante, l'ouvrière, la demoiselle de bureau ou de magasin lui offre les mille détails de l'intérieur, du ménage, l'activité de ses doigts, le service des clients, croyez-vous que Dieu n'abaisse pas sur elle son regard de complaisance, n'entend pas la supplication qui monte de ce labeur, ne reçoive pas agréablement l'hommage qu'il renferme ? — Il y trouve plus de gloire encore, si le travail se transforme en *actes d'amour.* Et le travail est ainsi transfiguré, si, courbé sur l'ouvrage, de quelque nature qu'il soit, même vulgaire, on élève son âme vers Dieu qui le commande, si une pensée religieuse court au long des journées. Aimer Dieu en travaillant, travailler par amour de Dieu, c'est là le secret d'une très belle vie aux regards du Père céleste. Le maître de la vigne n'a pas fait et ne pouvait pas faire la distinction entre ceux des ouvriers qui n'avaient travaillé que par intérêt et ceux qui y auraient ajouté un peu d'affection pour lui. Mais si on le suppose lisant au fond des cœurs les sentiments des uns et des autres, il n'est pas douteux qu'il aurait loué et récompensé les seconds d'un surcroît de salaire.

III

Notre évangile nous parle d'un salaire convenu avec les ouvriers. Le maître de la vigne le leur devait, car il n'avait sur eux aucun droit, et eux n'étaient point tenus de travailler pour lui. Mais nous, m. f., nous devons à Dieu ; il a tout droit sur nous en tant que notre Créateur ; il est notre Maître dans le sens le plus absolu, il peut tout nous commander sans avoir à nous rétribuer. Notre travail, notre service n'est pas chose bénévole, c'est le dû de la créature à son Créateur. Lui devant tout, nous devons tout employer, vie, forces, facultés, aptitudes, à faire son bon vouloir, sans avoir à prétendre à autre chose que la gloire et le bonheur de le servir.

Mais dans son infinie bonté, il lui a plu d'attacher une récompense à l'accomplissement de notre devoir. Il nous l'a promise ; et il ne nous est pas seulement possible de l'espérer, mais nous devons y compter. (Eccli., LI, 38). Et quelle récompense ! Lui-même l'a qualifiée « grande à l'excès. » (Gen., XV, 1). « Réjouissez-vous, dit-il encore, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » (Mt., V, 12 ; Luc, VI, 23). Et S. Paul nous la représente « sans proportion avec les épreuves passagères » de cette vie. (II Cor., IV, 17). Si nous avions le goût plus développé des réalités célestes, comme nous le soupèserions en esprit, ce « poids de gloire » que Dieu nous réserve ! Avec quelle ardeur et quel esprit de foi nous fournirions notre labeur quotidien ! Quel encouragement nous en recevrions dans nos peines ! Sans en faire le mobile unique de nos actes, il nous est bien permis, comme à Moïse, de nous animer « en regardant la rémunération qui nous attend » (Hébr., XI, 26), ou à l'exemple du Roi-Prophète d' « incliner notre cœur à l'observance des préceptes divins en vue de la rétribution » promise (Ps. CXVIII, 112). Oh ! qu'il nous sera doux de la recevoir au seuil de l'éternel séjour ! Nous bénirons Dieu de nous avoir appelés à travailler à sa vigne, et nous nous féliciterons de n'avoir pas été des ouvriers oisifs. Ainsi soit-il.

XVI *bis*

TRAVAILLER A LA VIGNE DU SEIGNEUR

Mes frères,

L'évangile de ce jour contient des enseignements trop graves pour ne pas nous arrêter un instant à les méditer. Tous peuvent en tirer profit, les chrétiens et les impies, les pieux et les indifférents.

I

La première leçon qui ressort de la parabole évangélique, c'est que *tous les hommes doivent travailler à la vigne du Seigneur*. Comparaison facile à comprendre. La vigne, c'est la propriété de Dieu, c'est, sans figure, la gloire et le culte de Dieu, le ciel, la sanctification de l'âme.

Il n'y a pas, en effet, plusieurs buts de la vie, différentes destinées pour les hommes, pour les peuples et les races. Tous les hommes ont le même Dieu pour auteur, sont pétris du même limon, et si le corps du roi, du riche et du puissant est soumis à la loi de la mort comme celui du sujet, du pauvre et du faible, l'âme des uns comme l'âme des autres est sujette aux mêmes misères morales, aux mêmes obligations, promise à la même destinée. Il n'y a donc pas plusieurs religions, ni plusieurs *Credo*, ni plusieurs décalogues, ni plusieurs ciels.

L'affaire du salut n'est pas seulement, comme quelques-uns le pensent et le disent, bonne à préoccuper les prêtres et les religieux, tandis que les gens du monde, les hommes d'affaires, les chefs de famille ne doivent en avoir nul souci ou qu'un souci médiocre et de quelques instants. Tous nous devons mourir et paraître alors au tribunal de Dieu; tous nous devons gagner le ciel, et par conséquent tous nous devons travailler à la vigne du Seigneur, c'est-à-dire nous sanctifier.

C'est donc de l'aveuglement, et du plus funeste, que de se désintéresser de ses devoirs envers son âme et envers son salut. Le salut, c'est la grande affaire, et elle doit nous préoccuper, non pas seulement au déclin de la vie, mais depuis notre berceau jusqu'à notre tombe. Notre vie n'a pas d'autre raison d'être ; nous ne sommes pas sur terre pour faire nos affaires, pour satisfaire nos passions, pour amasser de la fortune. Nous sommes sur terre pour une seule et unique chose : sauver nos âmes et faire l'œuvre de Dieu. Notre temps est perdu, notre vie est manquée, si nous poursuivons un autre but final.

Allons donc, m. f., travailler à la vigne du Seigneur.

II

Allons-y, et *nous en serons magnifiquement récompensés*. Le Dieu qui nous invite à travailler pour lui, ne nous regarde pas comme des esclaves à qui l'on ne doit comme paiement qu'un morceau de pain et des coups de verge. S'il exige que nous le servions, ce n'est pas gratuitement. Il a fait convention avec nous d'un denier, dit l'évangile. S'il a fixé le prix, soyons sûrs, m. f., qu'il sera fidèle à sa promesse, car Dieu ne ment pas. Il nous paiera exactement, et c'est déjà pour nous une grande excitation au labeur que cette assurance d'être ainsi les créanciers d'un Dieu. Oserions-nous refuser son offre, quand ici-bas nous accédons si volontiers aux offres séduisantes des hommes ? Pour servir des hommes, on aliène sa liberté, on renonce à ses loisirs, on consent à toutes les fatigues, on s'expose à tous les dangers ; et comment, la plupart du temps, est-on récompensé ?

Et quand Dieu sollicite nos services, nous hésiterions ? Loin de nous pareille tentation, m. f. ! Acceptons l'offre de ce maître avec empressement, et même, si le service des hommes peut être un obstacle au service de Dieu, ayons assez le sentiment de nos véritables intérêts pour refuser aux hommes et donner à Dieu, quoi qu'il nous en coûte, ce qu'il réclame. Car nul homme n'a le droit de faire concurrence à Dieu, en réclamant au préjudice de celui-ci les efforts de notre activité ; nul homme non plus n'a le droit de se refuser à servir Dieu et à servir son âme. Il y a là, m. f., une règle de conduite que beaucoup de maîtres et beaucoup de serviteurs de toute sorte ne devraient jamais oublier.

D'autant moins, m. f., que ce denier promis par Dieu est plus qu'une fortune. C'est l'assurance du ciel, du bonheur, de la paix et des jouissances les plus grandes. Quand même les hommes tiendraient leurs promesses, quand nous pourrions, à les servir, obtenir la fortune et les avantages qu'elle procure, qu'est-ce que cela, en fin de compte, en comparaison de l'éternité bienheureuse ? Que sont ces avantages, puisque le temps, qui est la condition essentielle pour en profiter, doit bientôt nous manquer, et qu'il nous faut mourir à brève échéance ?

III

Cependant, malgré l'invitation de Dieu et les avances qu'il nous fait, combien restent sourds à ses offres, et insensibles à la récompense qu'il doit nous accorder !

Ils attendent, pour se donner à Dieu, qu'ils soient plus âgés, que la mort soit proche. Ils jugent superflu de consacrer leur jeunesse ou leur âge mûr à l'œuvre de leur sanctification. Et souvent, pourtant, ils n'ont pas d'excuse : ils sont ces oisifs dont parle l'évangile, et qui passent leur temps sur la place publique. Ils disent que la religion et le souci du ciel sont bons pour ceux qui n'ont que cela à faire d'y penser, qui n'ont aucun souci matériel ni terrestre. En voyant telles et telles personnes aller à l'église, assister aux offices, fréquenter les sacrements, ils se moquent et lèvent les épaules. — Et eux, cependant, considérez leur vie. Que d'heures ils passent à ne rien faire, à tenir des conversations sans fin, à faire des visites inutiles, à s'occuper de frivolités, de distractions et de plaisirs ! Souvent même ces personnes prétendues si occupées négligent leur travail et leur maison, et ne trouvent pas, à les entendre, le temps de soigner leur ménage !

Elles s'abusent étrangement, et je suis sûr que vous pourriez en citer des exemples. Mais quand même elles diraient vrai, ces personnes, quand même leur vie serait absorbée par le travail et les soucis, est-il bien vrai qu'*elles n'ont pas le temps de travailler pour Dieu ?*

Non, ce n'est pas vrai. Car Dieu n'exige pas l'impossible, mais le nécessaire. et si le temps nous est donné, c'est avant tout pour faire notre salut. Toute autre préoccupation, en regard de celle-là, doit être reléguée au second plan. Il n'est pas nécessaire d'être riche, de faire des affaires, de gagner son pain ni même de vivre ; mais il est nécessaire de se préparer à la mort et de faire son salut. Mais ordinaire-

ment Dieu n'exige de nous que quelques instants qui lui soient spécialement consacrés, vous le savez bien. Quant au reste, il demande seulement que nous le fassions pour lui, en vue de sa gloire et de notre sanctification. Nous pouvons donc, à la fois, et nous occuper de nos intérêts temporels et travailler aux intérêts de Dieu et de notre âme, et Dieu a bien le droit de nous dire : « Vous aussi, allez à ma vigne. »

IV

Que notre négligence passée ne nous donne donc aucune hésitation ! *Il est toujours temps de s'engager au service de Dieu,* d'aller à la vigne du Seigneur. Si nous avons attendu, ce n'est pas une raison pour différer davantage. Ouvriers de la 3e, de la 6e, de la 9e et de la 11e heure, allez et vous serez bien accueillis. Allez et vous serez bien payés, puisque vous recevrez le même prix que les ouvriers de la première heure.

N'attendez pas davantage, pourtant ; ce serait une insulte à Dieu, ce serait escompter par trop sa miséricorde et s'en faire un jeu ; ce serait courir le risque d'arriver trop tard, et de n'avoir pas même la 12e heure à donner à Dieu. Car qui peut savoir quelle heure il est exactement à l'horloge de son existence ? et tel qui se croit encore à la 3e heure et même au point du jour est peut-être déjà tout près du terme.

Du reste, la munificence de Dieu doit exciter les retardataires. Il veut bien, ce bon Maître, nous promettre non pas un demi paiement, non pas un salaire incomplet avec retenue, mais le paiement intégral, comme si nous avions travaillé tout le jour à son service. Il y a là de quoi toucher les plus endurcis et les décider à triompher de leur nonchalance et de leur inertie.

V

Mais en parlant ainsi d'après l'évangile lui-même, que Dieu me garde d'exciter les autres à se ralentir de leur ardeur, à se décourager !... Il en est, en effet, qui se choquent de ces promesses de Dieu et se disent : « A quoi bon avoir été si fidèles dès notre jeunesse ? A quoi bon avoir été, dès le premier jour, les défenseurs de la religion et des croyants, puisque les autres peuvent arriver au même résultat ? La religion accorde aux grands pécheurs le même pardon qu'aux justes, elle offre ses faveurs aux impies même et aux infidèles, elle accepte au même autel l'enfant du chrétien militant et de l'indifférent et accorde autant de sollicitude aux âmes de l'un et de l'autre. »

Etrange raisonnement, qu'on s'étonne de rencontrer sur des lèvres pieuses ! Quoi ! Dieu vous a fait le privilège de naître de parents chrétiens et pratiquants, d'être élevés par des maîtres chrétiens, de pouvoir remplir vos devoirs religieux sans aucune gêne, de persévérer dans la foi ; et vous allez lui adresser des reproches, au lieu de le bénir pour ces bienfaits ? Vous dites qu'il paiera les autres comme vous. Oui, je l'admets ; mais croyez-vous que ce n'est rien d'avoir eu le bonheur de connaître et de servir Dieu dès l'âge le plus tendre, et d'avoir ainsi toujours vécu dans l'assurance de votre salut ?

D'autant plus, m. f., que, toutes choses égales d'ailleurs, il n'est pas vrai que le salaire de tous soit absolument le même. Dieu donne son ciel à tous ceux qui le méritent ; mais n'a-t-il pas dit que dans le ciel il y a de nombreuses et diverses demeures ? Ne savez-vous pas que la récompense est proportionnée aux mérites, et que les mérites sont plus grands, si plus nombreuses sont les bonnes œuvres, et moins nombreuses les fautes à expier ? La place que Dieu réserve aux ouvriers de la 1re heure, s'ils emploient bien leur journée, ne peut pas se comparer à celle qu'il donne aux ouvriers de la 11e, et nul n'oserait prétendre que nos grands saints ne seront pas plus glorifiés que les scélérats qui se repentent juste au moment de monter à l'échafaud.

M. f., n'ayons pas l'œil mauvais parce que Dieu est bon, et sachons avoir plus de largeur d'âme, plus de grandeur de cœur. Le christianisme n'est pas une caste, il est ouvert à tous, et ce serait scandaliser les impies et les indifférents que de leur laisser croire que notre religion ne peut s'abaisser à être la leur, que l'accès leur en est interdit comme à des indignes.

* *

De tels sentiments sont condamnés par l'évangile, et je pense que les derniers mots : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, » s'appliquent à ceux qui les professent.

En effet, si les bons chrétiens se lassaient et se décourageaient, trouvant trop longue la journée qu'ils ont commencée dès l'aurore, s'ils se disaient qu'ils veulent à leur tour être des oisifs et goûter un peu de ce repos, de cette indifférence des mauvais chrétiens et des mécréants, s'ils jalousaient le calme de ceux-ci et leur apparente tranquillité, leur absence de sollicitude pour leur salut, sous prétexte que peut-être les indifférents seront tout comme eux-mêmes en paradis, ils pourraient, après avoir déserté la vigne du Seigneur, en pâtir grandement, n'être plus appelés à y rentrer ; et finalement, après avoir été appelés, ils ne seraient pas élus, et pour eux, ou mieux contre eux, se vérifierait cette parole terrifiante de Notre-Seigneur, que les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers.

LES SAINTS PATRONS

S. Jean de Dieu,

Patron des hôpitaux et des infirmes

(8 mars)

SON ŒUVRE CHARITABLE

Mes frères,

La vie de S. Jean de Dieu fut bien mouvementée et successivement remplie d'occupations bien diverses. Il en est une cependant qui lui donne une parfaite unité : c'est la pratique de la charité. Dès sa plus tendre enfance il est plein de compassion pour les malheureux, et cette compassion ira tellement grandissante qu'elle lui fera accomplir des miracles. Lui, pauvre et dénué de tout, fondera non seulement des hôpitaux, mais encore un Ordre hospitalier pour y soigner les malades et aider les mourants à paraître devant Dieu.

C'est pour reconnaître et récompenser cette action charitable de S. Jean de Dieu, c'est pour la proposer à notre imitation à tous, que Léon XIII, sur la demande des évêques du monde entier, a établi ce saint Patron des hôpitaux et des infirmes et a ordonné de l'invoquer dans les litanies pour les agonisants.

I

S. Jean de Dieu naquit en Portugal, en 1495. Ses parents étaient pauvres, mais bons chrétiens, et l'élevèrent dans l'amour et la crainte de Dieu. Hélas ! inconsciemment sans doute, il allait être pour eux la cause d'une grande douleur. Ils étaient très hospitaliers ; un soir ils reçurent et logèrent chez eux un prêtre qui allait à Madrid. Parla-t-il à ses hôtes de ses occupations et de son ministère ? En tout cas, sa pieuse conversation frappa tellement le jeune Jean, âgé de neuf ans seulement, que le lendemain, lorsque le prêtre reprit sa route, l'enfant le suivit à son insu et à l'insu de ses parents. Dénué de toute ressource il lui fallut bientôt s'arrêter, et pour vivre se louer comme berger. Ne pouvant imiter la vie de dévouement du prêtre qu'il avait suivi, il réussit néanmoins à faire du bien dans la position modeste dont il avait dû se contenter, en partageant avec de plus pauvres que lui sa nourriture et son gain.

Sa bonne conduite et sa piété lui gagnèrent la sympathie de son maître, qui résolut de se l'attacher en lui faisant épouser sa fille. Mais Jean, se sentant une autre vocation, le remercia de ses avances et pour ne pas succomber à la tentation, résolut de s'éloigner. Il avait vingt-deux ans ; il s'engagea dans les troupes de Charles-Quint et alla combattre d'abord contre les Français à Fontarabie.

Hélas ! alors comme aujourd'hui, la vie des camps était plus favorable au vice qu'à la piété. Jean y délaissa ses exercices religieux et, par respect humain plus que par passion, partagea les désordres de ses compagnons, Dieu permettait qu'il fît ainsi connaissance avec les diverses misères physiques et morales, afin d'être un jour plus à même d'y compatir, de les soulager et d'en délivrer leurs malheureuses victimes.

Il ne tarda pas, du reste, à lui envoyer des épreuves pour le ramener au bien. Une première fois, comme Jean allait au fourrage sur un cheval pris aux Français, cet animal, voulant retourner vers ses anciens maîtres, refusa de lui obéir, se cabra et le renversa. Etourdi de sa chute, il allait être fait prisonnier, quand ayant invoqué la Sainte Vierge, il sentit revenir ses forces et put, sain et sauf, rejoindre les siens. — Une autre fois, il avait été chargé de garder le butin pris à l'ennemi, quand des voleurs s'en emparèrent malgré lui. Faussement accusé d'infidélité, voire même de connivence, il fut traduit en conseil de guerre et allait être passé par les armes. On consentit à lui faire grâce, mais à condition qu'il quittât l'armée. Jean se soumit bien volontiers à cette condition, et pensant que son ancien maître avait marié sa fille, revint lui offrir ses services.

Il fut reçu par lui à bras ouverts et reprit près de lui son premier emploi, mais au bout de quelque temps ce maître manifestant à nouveau le désir de l'avoir pour gendre, notre saint le quitta une seconde fois, et comme Charles-Quint organisait une expédition contre les Turcs, il résolut d'en faire partie. Mais il se garda bien, au cours de cette campagne, de se livrer aux désordres qu'il avait tant regrettés ; il fut le modèle de tous ses compagnons d'armes par la régularité de ses mœurs et sa piété. Les troupes ayant été licenciés à la fin de la guerre, il résolut de retourner dans sa famille.

II

Une douloureuse surprise l'y attendait. Arrivé à son pays natal, il apprit d'un de ses oncles que sa mère était morte de chagrin peu après son départ, et que son père avait fini ses jours dans un couvent de St-François. Il se considéra avec raison comme responsable de cette double mort, causée par sa fuite inconsidérée, et il résolut d'en faire pénitence.

Tout d'abord il se livre à la prière et à la mortification ; mais ce n'est pas assez à son gré. Il prend le chemin de l'Afrique pour y secourir les esclaves chrétiens prisonniers des musulmans. A Gibraltar, il se met au service d'un gentilhomme portugais ruiné et dépouillé de tout, et travaille pour le nourrir lui et sa famille. Tandis qu'il se dévouait ainsi, il apprit qu'un de ses compatriotes avait abjuré le christianisme pour se faire musulman. Craignant d'en faire autant s'il demeurait chez les infidèles, il retourna en Espagne où il se fit, pour vivre, colporteur de livres pieux. C'est alors que Notre-Seigneur lui apparut et lui recommanda de se rendre en la ville de Grenade pour y faire la volonté de Dieu.

La volonté de Dieu, c'était qu'il se dévouât dans cette cité au service des pauvres. Il y loue donc une maison où il reçoit les gens abandonnés, les malades, les infirmes de toute sorte, les y apportant lui-même sur son dos lorsqu'ils ne peuvent y venir d'eux-mêmes. A peine arrivés, il leur lave les pieds, les débarrasse de leurs loques et de leur vermine, les couche dans un bon lit et peu à peu les dispose à se confesser afin d'obtenir plus sûrement que Dieu leur rende la santé.

Mais comment va-t-il pourvoir à la nourriture et à l'entretien de tant de miséreux ? Qu'à cela ne tienne ! Une hotte sur le dos, il parcourt les rues de Grenade, tendant la main à tous ceux qu'il rencontre, en leur laissant entendre qu'en lui faisant l'aumône pour ses malades, c'est moins à ceux-ci qu'à eux-mêmes que leur aumône profitera. « Faites du bien pour vous, leur dit-il, faites du bien pour vous ! »

Son œuvre devint vite populaire dans toute la ville. De tous les quartiers on venait admirer son hôpital improvisé, et la vue du bien qui s'y faisait encouragea davantage encore la charité. Bientôt la maison qu'il a louée devient insuffisante ; alors il la quitte pour un vaste hôpital qu'on a mis à sa disposition. Mais lui-même ne suffit plus à la tâche. C'est alors que des imitateurs de son héroïque charité se joignent à lui et forment le premier noyau de l'Ordre des Frères hospitaliers dont notre saint est le fondateur. Mais à ces Frères il faut un habit religieux et une règle. L'évêque de Grenade leur donne l'un et l'autre. Leur costume consistera en une tunique de gros drap brun avec un petit manteau. Le nom de religion du saint fondateur sera « Jean de Dieu », et la plupart des hôpitaux qu'il fondera porteront le nom d' « Hôtels-Dieu ». En effet, n'est-ce pas en réalité Dieu qu'il soigne en la personne des pauvres, et n'est-ce pas Notre-Seigneur qu'il accueille dans ses hôpitaux en la personne de ses membres souffrants ?

Les misères physiques n'étaient pas seules à l'émouvoir ; les misères morales elles aussi étaient l'objet de sa charité. Il entrait jusque dans les maisons des femmes de mauvaise vie pour les retirer du vice, et il leur parlait avec tant de bonté, les larmes aux yeux et le crucifix à la main, qu'elles finissaient par abandonner leur malheureux état. Après leur conversion, il pourvoyait à leur entretien jusqu'à ce qu'il leur eût trouvé un moyen honnête de gagner leur vie.

III

Dieu, qui éprouve ceux qu'il aime, permit qu'un incendie détruisît l'hôpital de Grenade, et en cette occasion la charité de notre saint éclata aux yeux de

tous. Sans se soucier du danger, il se lance dans les salles en feu pour en emporter les malades sur son dos, jeter les lits et le mobilier par les fenêtres. Durant une demi-heure il demeure ainsi dans les flammes, et on le croyait irrémédiablement perdu, déjà le bruit de sa mort courait en ville, quand les assistants stupéfaits le virent sortir sain et sauf de la fournaise, seuls ses sourcils étaient quelque peu brûlés. Selon la remarque du bréviaire en son office, le feu de la charité qui brûlait dans son cœur avait été plus fort que celui de l'incendie qui l'enveloppait.

Loin de nuire à son œuvre, cet incendie et l'héroïsme de notre saint lui gagnèrent davantage encore les sympathies de tous. Les rois d'Espagne l'aidèrent non seulement à relever son hôpital de Grenade, mais à en bâtir de semblables à Madrid et en d'autres villes. Le pape Pie V approuva son Ordre des Hospitaliers en 1572 et lui donna la règle de S. Augustin.

En 1601, la reine Marie de Médicis appelle en France ses religieux, et leur nombre s'y trouve bientôt accru par la fusion avec leur Ordre d'un Ordre de Frères hospitaliers depuis longtemps existant en France. Dès le XIIIe siècle, Guy II de Joinville, seigneur de Donjeux, village alors du diocèse de Châlons et aujourd'hui du diocèse de Langres, avait fondé sur ses terres, au confluent du Rognon et de la Marne, un hôpital pour procurer soins et remèdes aux pauvres malades de la contrée et un abri aux voyageurs et pèlerins de passage. Cet hôpital était devenu rapidement chef d'Ordre et avait envoyé des colonies de Frères un peu dans tout l'est et le nord de la France, à Paris, Sens, Bayeux, Harfleur, Séez, Rouen, Corbeil, Argenteuil, Ypres, etc. Toutes ces maisons longtemps prospères, approuvées par Philippe le Bel et Boniface VIII, embrassèrent elles aussi, au bout de quelque temps, la règle de S. Augustin, et pour la plupart, lorsque parut en France l'Ordre de S. Jean de Dieu, fusionnèrent avec lui.

Notre Saint n'eut pas la consolation de voir de son vivant ces merveilleux progrès. Sa mort fut digne en tout de sa vie, car il mourut martyr de sa charité. Près de son hôpital coulait une rivière; celle-ci ayant un jour débordé et envahi la maison, les flots emportaient les effets de ses pauvres malades. S. Jean, qui n'avait pas craint les flammes de l'incendie, ne craignit pas davantage le courant rapide de la rivière transformée en torrent; il s'y jeta à la nage pour sauver ce qu'il pourrait. Mais en en sortant, un frisson le saisit et il dut s'aliter. Le mal fit de rapides progrès. Lorsqu'on apprit en ville que ses jours étaient en danger, la consternation fut générale. L'archevêque lui-même voulut lui administrer les derniers sacrements, et comme il lui demandait s'il n'avait rien sur le cœur, le saint répondit : « Il n'y a que trois choses qui me donnent de l'inquiétude : la première, qu'ayant reçu beaucoup de grâces de Dieu, je ne les aie pas utilisées, ne lui ayant rendu que fort peu de services ; la seconde, que les personnes que j'ai retirées du vice et les pauvres honteux ne souffrent beaucoup après ma mort ; la troisième enfin est de n'avoir pas remboursé l'argent qu'on m'a prêté pour nourrir les pauvres. » L'archevêque le rassura en lui promettant de le faire pour lui.

Sentant venue sa dernière heure, notre Saint se leva de sa couche, se mit à genoux et, après avoir pieusement embrassé le crucifix, il rendit sa belle âme à Dieu le samedi 8 mars 1550.

* *

Quelle belle couronne il dut recevoir au ciel, de Celui qui a promis que même un verre d'eau donné aux pauvres en son nom ne resterait pas sans récompense ! Voulons-nous en recevoir une semblable, m. f. ? Imitons la charité de S. Jean de Dieu. Compatissons comme lui aux infortunes qui nous entourent, venons en aide aux malades, soulageons les pauvres, ramenons dans le chemin du devoir les égarés, exerçons selon nos moyens les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle envers tous ; et, comme le répétait S. Jean de Dieu aux bienfaiteurs de ses hôpitaux, en agissant ainsi, c'est moins aux pauvres qu'à nous-mêmes que nous ferons du bien, puisque nous emporterons au ciel toutes les aumônes faites pour l'amour de Dieu. Ainsi soit-il.

LES PARABOLES DU ROYAUME

II

LA SEMENCE

Mes frères,

Nous avons exposé les raisons pour lesquelles Notre-Seigneur donnait son enseignement en paraboles, à savoir : qu'il était obligé de tenir compte de la susceptibilité des pharisiens, ses ennemis, toujours prêts à l'accuser ; de tenir compte aussi des idées fausses des Juifs sur le Messie et sur le royaume de Dieu, idées que Notre-Seigneur veut réformer. De plus, la parabole est pour lui le moyen d'exciter la curiosité de ses auditeurs ; son côté obscur les invite à en chercher et à en pénétrer le sens caché ou à en demander l'explication, comme nous verrons souvent les disciples le faire.

La première parabole que Notre-Seigneur donna sur le lac de Tibériade est la parabole du Semeur, qui a pour objet la prédication de l'Evangile et l'accueil qui lui est fait. (Mc., IV, 3-10, 13-20).

* *

La scène du semeur est un spectacle que les auditeurs de Jésus avaient tous les jours sous les yeux.

La semence, c'est la parole de Dieu, et le semeur aujourd'hui c'est Jésus lui-même ; pendant trois années il fait entendre les vérités éternelles qui doivent régénérer et sauver le monde.

Et pour que le champ du Père de famille, qui comprend la terre entière et s'étend de générations en générations, reçoive la divine semence, Jésus fonde son Eglise, envoie les apôtres jusqu'aux extrémités de la terre, suscite des vocations sacerdotales, car il n'est pas un coin de terre qui n'entendra la parole de Dieu.

Mais comment la prédication évangélique sera-t-elle accueillie ?

1. Les routes de Palestine n'étaient que des chemins de terre non empierrés. Quand les charrois y avaient creusé des ornières profondes et que les pluies les avaient remplies de boue, les passants se frayaient un chemin de chaque côté de la route, le long du champ, et sur cette terre battue, dit Notre-Seigneur, tomba une partie de la semence. Alors les oiseaux du ciel vinrent et la mangèrent.

Et Jésus lui-même compare la terre battue à ces âmes insensibles, légères, blasées, sceptiques, qui écoutent la parole de Dieu d'une façon distraite, n'y prêtent pas attention, ne cherchent pas à la comprendre

et encore moins à en vivre. Bientôt l'enseignement religieux a disparu même de leurs cœurs, emporté par l'influence d'une mauvaise parole, d'un sourire moqueur, d'une objection stupide.

Et cela n'est-il pas strictement vrai pour certains petits enfants qui, n'étant pas soutenus par la famille, après les années du Catéchisme, voient leur foi religieuse pillée par l'oiseau malfaisant qu'est le mauvais maître, le mauvais livre, le mauvais camarade ?

2. Une partie tomba sur des endroits pierreux, revêtus d'une mince couche de terre. L'humidité du sol et la chaleur concentrée dans la roche sous-jacente, facilitèrent une prompte germination, mais faute de racines, sous les rayons brûlants du soleil, la plante se dessécha.

Et vous reconnaissez ici, m. f., les âmes inconstantes, remplies de bonne volonté, mais superficielles.

Une bonne lecture, une chaude parole, un sermon, une retraite les enflamme. Mais voilà, elles ressemblent à l'homme qui a bâti sa maison sur le sable : au premier ouragan la maison s'écroule. Vienne l'âge des passions : la volonté chancelle, la vertu disparaît. Vienne une difficulté, une épreuve : et Dieu est accusé d'injustice et on abandonne la prière. Vienne la persécution sournoise de la moquerie dans l'atelier, de la parole impie d'un voisin, de la menace de perdre une clientèle : et on abandonne le chemin de l'église, en faisant taire en son âme la parole de Dieu.

3. Une autre partie de la semence tomba dans les buissons d'épines. Ici le sol est bon, mais il est mal soigné, envahi par les broussailles.

Il faut dire, m. f., qu'en Orient on n'y regarde pas de si près. La charrue est extrêmement légère, un enfant la porte aisément sur son épaule. C'est une sorte de sarcloir emmanché d'une longue perche à laquelle on attelle un âne, que le laboureur maintient d'une main indolente et paresseuse, sans se préoccuper le moins du monde d'aligner les sillons. Et pour ménager son outil et sa peine, au lieu de foncer sur les ronces, il tourne autour.

Aussi, même quand le blé est haut et fort, les plantes sauvages ne tardent pas à l'envahir et à l'étouffer.

Terrain rempli de ronces et d'épines, ces âmes encombrées de soucis multiples. Ames croyantes, qui aiment Dieu, font bon accueil à la vérité, mais se laissent envahir, accaparer par les soucis matériels.

Combien prétendent n'avoir pas le temps de prier, de venir à la messe, de remplir leurs devoirs religieux et pourraient le faire s'ils savaient mieux organiser leur travail, leurs affaires, leur commerce ! Ils n'ont pas su réserver à Dieu sa place dans leur vie, et aujourd'hui ils se croient trop accaparés pour la lui rendre.

Cœurs partagés qui ont écouté la voix enchanteresse des passions, qui ont joué avec la séduction paraissant inoffensive et devenue tyrannique, qui sont envahis par l'amour désordonné du plaisir, des biens terrestres, des voluptés qui étouffent la pensée de Dieu, du devoir, de l'avenir éternel. Toutes ces grandes vérités s'évanouissent derrière l'épaisse fumée qui monte de la terre.

On aurait pu être très bon, mais les sollicitudes du siècle, l'illusion des richesses et les autres convoitises étouffent la parole de Dieu, qui devient infructueuse.

4. Enfin le reste de la semence tomba dans une bonne terre, fertile, bien préparée, et produisit une magnifique récolte, donnant 30, 60, 100 pour 1.

Et vous savez, m. f., le long et pénible labeur qui prépare la moisson. Il y a loin du matin des semailles au soir de la récolte... Et avant même les semailles, il a fallu défoncer le sol, retourner la terre, en arracher les mauvaises herbes, et la fertiliser par les engrais. C'est à ce prix seulement que la terre a été féconde et a récompensé l'ouvrier de son labeur.

« Cette bonne terre, dit S. Luc, sont ceux qui ayant écouté la parole divine la retiennent, la gardent dans un cœur bon et excellent, et portent du fruit par la patience. »

M. f., si la bonne terre réclame le travail journalier du laboureur, la parole de Dieu accompagnée de la grâce divine réclame l'effort journalier de nos âmes.

C'est une grossière erreur — et combien commune cependant ! — de penser qu'il suffit d'être bon chrétien pour que tout marche à nos souhaits.

Nous devons entendre, écouter la parole divine dans les jours de joie et de tristesse, dans la sévérité de ses ordres comme dans la douceur de ses consolations.

Nous savons que jamais Dieu ne nous ordonnera rien qui soit au-dessus de nos forces ; que le devoir sera toujours accompagné du secours nécessaire à son accomplissement. Faisons confiance à la parole de Dieu, qui ne peut vouloir que notre bien ; ouvrons-lui largement notre intelligence et notre cœur, apportons-lui notre effort aux heures d'orage, de tempête et de difficultés, et la semence divine portera en nous ses fruits, en proportion de notre générosité.

* *

Si Notre-Seigneur a parlé ainsi, c'est qu'il avait dans son auditoire des cœurs durs, des âmes légères ou embroussaillées.

M. f., les hommes dans chaque génération se retrouvent, et il en est de semblables dans le champ que Dieu m'a demandé d'ensemencer. A ceux-là je dis : Il n'y a rien de perdu. Les âmes, comme la terre, et mieux qu'elle, se cultivent. Prenez courage ! écoutez, réfléchissez, et suivez la parole de Dieu. Et avec sa grâce vous aussi vous pourrez rendre 30, 60, 100 pour 1. Ainsi soit-il.

III

L'IVRAIE

Mes frères,

Dans la parabole de la semence, Notre-Seigneur avait voulu nous montrer comment la prédication évangélique serait accueillie. Et il ajoutait une seconde parabole pour montrer comment, malgré la bonne semence qu'est la parole de Dieu, le mal est toujours mêlé au bien dans ce monde.

Voici cette parabole :

« Il en est du Royaume des cieux comme de l'homme qui a jeté dans son champ une bonne semence.

« Tandis que ses serviteurs dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du champ. Quand l'herbe eut poussé, on ne pouvait distinguer le blé de l'ivraie ; mais quand elle fut montée en épi, l'ivraie parut.

« Les serviteurs du père de famille lui dirent : « Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans

votre champ ? D'où vient qu'il y a de l'ivraie? Voulez-vous que nous allions l'arracher ? — Non, de peur que vous n'arrachiez en même temps le bon grain. Au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, liez-la en bottes pour la brûler. Quant au froment, amassez-le dans mon grenier. »

Quand la foule fut congédiée, Notre-Seigneur rentra dans la maison, et les disciples lui demandèrent l'explication de la parabole.

I

Or, dans cette explication facile, Notre-Seigneur releva d'abord le rôle central qu'il occupe dans le Royaume de Dieu.

Celui qui sème le bon grain, c'est lui-même, le Fils de l'homme, le Messie, celui qui donne les divins enseignements qui doivent sauver le monde. C'est lui qui sera également le Juge à la consommation des siècles, à l'heure de la séparation de l'ivraie et du froment. C'est lui qui enverra les anges, célestes moissonneurs, qui enlèveront de son Royaume tous les pécheurs, tous les scandaleux, pour les jeter dans la fournaise de feu, comme on brûle les mauvaises herbes, et qui recueilleront les justes pour les rassembler dans le Royaume de leur Père, où ils auront l'éclat des astres.

II

La seconde leçon est de prévenir ses disciples que, jusqu'à la fin des temps, le bien et le mal seront juxtaposés dans le monde.

En effet, combien s'étonnent de la diffusion et de la puissance du mal ici-bas ! Ils découvrent des divisions, des misères, des scandales au sein de l'Eglise, des crimes à côté de la vertu, des injustices qui semblent criantes. Il en est qui accusent Dieu d'indifférence envers ses créatures, de dureté envers ses amis qu'il devrait protéger, et d'indulgence apparente envers ses ennemis qu'il devrait châtier.

M. f., à l'heure même où Jésus parlait, dans la foule qui l'entoure, on voit des disciples fidèles, sincères, dévoués, et tout près d'eux, des indifférents, des indécis, des ennemis qui épient les paroles du Maître pour l'accuser. N'y a-t-il pas là Judas, dans le cœur duquel le démon a déjà jeté une graine d'ivraie qui fera bientôt germer la pensée du crime ?

A la demande des serviteurs : « Maître, n'avez-vous pas semé du bon grain ? pourquoi y a-t-il de l'ivraie? » le père de famille répond : « C'est l'homme ennemi qui a fait cela. » Et Notre-Seigneur explique : « L'ennemi, c'est Satan. »

Satan qui a perdu le premier homme, qui obscurcit l'esprit des Juifs, qui fait de Judas un traître.

Satan qui, excitant l'orgueil humain, suscite les hérésies dans l'Eglise, afin d'entraver l'extension du Royaume de Dieu.

Satan qui à travers les siècles se sert de la Franc-Maçonnerie et de ses sociétés secrètes, qui de nos jours se sert du communisme, pour lutter ouvertement contre l'Eglise.

Satan qui se cache dans cette hérésie moderne qui s'appelle *le laïcisme* et qui, sous le faux prétexte de neutralité, vient sournoisement attaquer le Christ dans la société, dans la famille, jusque dans l'âme des petits enfants.

Satan qui, après avoir troublé les esprits en détruisant la foi, va troubler les cœurs en flattant, en excitant les passions. La jeunesse se débauche, les ménages se désunissent, la conscience n'existe plus, le meurtre, le vol, l'adultère s'étalent au grand jour. Qui fait cela ? Toujours l'ennemi que Jésus a désigné, Satan, qui sème l'ivraie dans le champ du père de famille et dont les disciples s'appellent les enfants d'iniquité.

III

Devant tant de mal moral, certains chrétiens se scandalisent. « Dieu, disent-ils, devrait intervenir. Il devrait montrer sa puissance en frappant les impies, les méchants d'une façon exemplaire; tout irait mieux dans la suite. » — M. f., cette parole n'est pas une nouveauté. Les serviteurs ont dit : « Voulez-vous que nous allions arracher l'ivraie ? » Les apôtres Jacques et Jean, un jour où les Samaritains refusèrent de loger Notre-Seigneur, disaient : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume ? » (Luc, IX, 55). Et Notre-Seigneur de répondre : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. » — Non, n'arrachez pas l'ivraie, de peur qu'en même temps vous n'arrachiez le bon grain.

Nos courtes vues ne concordent pas avec les vues de Dieu.

Dans les desseins éternels, il y a des ennemis de Dieu aujourd'hui, qui peuvent devenir les apôtres de demain : voyez S. Paul. Il y a des pécheurs qui peuvent se convertir et devenir de grands saints ; leurs égarements seront la cause d'un repentir plus grand et d'un attachement plus sincère : voyez S. Pierre, sainte Marie-Madeleine, S. Augustin. Un pécheur peut avoir des saints ou au moins de grands chrétiens dans sa descendance : voyez Psichari, le petit-fils du malheureux Renan. Le christianisme s'est développé et se développe encore au milieu de peuplades païennes qui tuent nos missionnaires.

Et dites-moi, m. f., la malice, la méchanceté des ennemis de Dieu ne devient-elle pas une occasion de vertu pour les fidèles ? Il n'y aurait pas de martyrs s'il n'y avait pas de persécuteurs.

Mais s'il est dans l'ordre providentiel que le mal subsiste sur la terre, le chrétien doit savoir tirer le bien du mal. Dans la tentation, il doit se réfugier près du Cœur de Notre-Seigneur ; à la colère, à la malice, à la calomnie, il doit opposer la patience, la douceur, la bonté ; au scandale, il doit opposer le bon exemple ; à la haine de Dieu, il doit opposer la confiance en la Providence divine ; car en définitive, les ennemis de Dieu ne peuvent nuire qu'à eux-mêmes et à ceux qui volontairement se soumettent à leur influence en les imitant.

* *

M. f., n'accusons pas la divine Providence. Dieu aura toujours son heure de triomphe, triomphe de sa miséricorde ou de sa justice.

La patience et la bonté de Dieu à l'égard du pécheur n'est pas une garantie d'impunité ; c'est un appel au repentir et à la réparation. Si le pécheur le veut, il entendra sonner l'heure de la miséricorde qui le jettera dans les bras de Dieu. Au contraire, s'il s'entête, l'éternité sera pour lui l'heure de la justice inexorable. La fin de notre parabole l'affirme. Le Fils de l'homme enverra ses anges qui rassembleront dans son Royaume les élus, tandis que les scandaleux et tous ceux qui commettent l'iniquité seront rejetés dans la fournaise où il y a des pleurs et des grincements de dents.

M. f., Dieu est patient pour attendre le pécheur,

parce que le temps lui appartient ; mais le pécheur n'a pas le droit d'attendre au lendemain pour se convertir, parce que le lendemain ne lui appartient pas.

Le Carême est pour nous le temps du repentir et de la conversion. C'est pour Dieu le temps de la miséricorde envers nos âmes.

Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! Ainsi soit-il.

IV

LE GRAIN DE SÉNEVÉ ET LE LEVAIN

Mes frères,

A l'encontre de notre esprit latin qui aime la clarté dans les idées et dans les expressions, le génie oriental aime le mystère. Il accueille avec satisfaction toute parole voilée, toute allégorie, toute parabole. Ces images occupent agréablement ses rêveries, tandis qu'il essaye de découvrir le sens profond caché dans ce langage mystérieux.

Aussi les Juifs ne s'étonnent pas d'entendre Notre-Seigneur exposer sa doctrine en paraboles. La curiosité est piquée ; c'est ce que Notre-Seigneur désirait pour faire pénétrer dans les esprits et les cœurs son enseignement.

Caux qui ont entendu la parabole de la semence, faisant prévoir le peu d'empressement que les hommes mettront à entrer dans le Royaume de Dieu, celle de l'ivraie annonçant l'opposition de Satan et de ses suppôts, devaient penser que l'Eglise aurait beaucoup de difficultés à s'établir sur la terre.

Notre-Seigneur va les tranquilliser.

« A quoi comparerai-je le Royaume de Dieu ? Il est semblable à un grain de sénevé que quelqu'un prit et jeta dans son jardin. C'est la plus petite de toutes les graines. Mais quand le sénevé a poussé, il est plus grand que les autres plantes potagères, il devient un arbre et les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. »

Jésus dit encore :

« Le Royaume de Dieu est semblable au levain qu'une femme mêle à trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout ait fermenté. »

Notre-Seigneur affirme donc que le Royaume de Dieu qu'il vient fonder sur la terre est comme un grain de sénevé qui croît, comme un levain qui transforme la pâte, et par là il veut enseigner le développement du Royaume de Dieu.

I

C'est un grain de sénevé qui croît.

« Pas plus gros qu'un grain de sénevé », c'est l'expression populaire en Orient pour désigner une chose minuscule, très ténue, un rien. Mais là-bas le sénevé, c'est-à-dire la moutarde noire, croît avec une vigueur extraordinaire et devient dans les jardins un arbre véritable, sur lequel les oiseaux du ciel descendent volontiers pour en manger les graines.

Dans la parabole, Notre-Seigneur met en relief la disproportion entre la graine minuscule et la plante qui en est sortie, et par là, il veut annoncer la puissance d'extension du Royaume de Dieu. Rien de plus petit, de plus caché quant à l'origine ; rien de plus grand quant au terme.

Les Juifs attendent un Messie qui d'un geste va révolutionner le monde. Notre-Seigneur est bien loin de satisfaire leurs fantastiques espérances. Il commence par choisir douze hommes pauvres, simples, sans noms, sans autorité, sans soutien, sans crédit. Il les envoie à la conquête du monde avec des moyens que le monde méprise, à savoir : une doctrine remplie de mystères et une morale qui condamne toutes les passions humaines. C'est bien le minuscule grain de sénevé que la vie, la passion, la mort, la résurrection de Jésus-Christ va féconder.

Le grain de sénevé a germé. Au jour de la Pentecôte, il sort de terre et la prédication de S. Pierre amène à Jésus-Christ plusieurs milliers de convertis.

Puis la plante divine s'élève. En quelques années des Communautés chrétiennes se fondent en Asie Mineure, en Afrique, en Grèce et dans les îles de la Méditerranée, en Italie, dans les Gaules, en Espagne, au delà des limites de l'Empire romain.

La Rome impériale s'inquiète et frappe avec férocité l'arbre divin. Mais le sang des martyrs versé pendant trois siècles de persécution le féconde, lui donne une plus généreuse vitalité et sa ramure s'étend sur le monde.

Sans doute, les grandes hérésies séparent du tronc les branches mortes, l'Islamisme détache de l'Eglise presque tout l'Orient, le Protestantisme une partie de l'Europe. Toutes les époques connaissent les attaques sournoises du démon, le semeur d'ivraie, le mauvais bûcheron qui frappe l'arbre à son pied ; mais l'arbre divin résiste aux tempêtes, aux orages, à l'ouragan, et les siècles passent sans le faire vieillir.

Aujourd'hui, le Royaume de Dieu, l'Eglise, est répandue sur toute la terre ; c'est vers elle que l'humanité se tourne pour trouver un abri ; c'est à elle qu'on vient demander la véritable doctrine du Christ, car elle est la même qu'au premier jour, elle n'a pas changé, elle a seulement grandi. Le Royaume de Dieu, c'est un grain de sénevé qui croît.

II

C'est aussi un levain qui transforme.

Et Notre-Seigneur prend cette image très familière aux Juifs.

Dans chaque maison, en effet, deux ou trois fois par semaine, la femme, dès le matin, tourne le petit moulin à bras qui moud la farine. Elle pétrit la pâte et, comme le dit la parabole, elle prend le levain et le mêle à celle-ci jusqu'à ce que le tout ait fermenté. Après quelques heures de fermentation, plaçant sur sa tête le grand bassin de bois rempli de pâte levée, elle le porte aux fours particuliers ou aux fours publics pour faire cuire.

Si, dans la parabole du grain de sénevé, Notre-Seigneur a voulu signaler la puissance d'extension du Royaume de Dieu, si petit à son origine et qui doit cependant réunir tous les élus, il veut, dans la parabole du levain, mettre en relief la puissance transformatrice de son Eglise. Elle sera dans le monde, comme le levain dans la pâte, une force cachée au fond des âmes, mais active, contagieuse, gagnant de proche en proche, capable de transformer tous ceux qui loyalement viendront à elle.

Et, m. f., l'histoire de l'Eglise nous montre comment la prédication évangélique a peu à peu transformé le monde : la loi de Moïse perfectionnée, l'idolâtrie et ses horreurs presque anéantie, l'esclavage aboli, les mœurs réformées.

On peut dire que par la doctrine et la morale évangéliques, l'Eglise a opéré une rénovation totale dans les individus, dans la vie domestique et dans l'ordre social à tous les degrés. En pénétrant le vieux monde en décomposition, le ferment de l'Evangile a converti les païens aux temps apostoliques, il a con-

verti les barbares, il convertit aujourd'hui les peuplades incultes de nos Missions.

Cette action transformatrice de l'Eglise, nous en sommes nous-mêmes les témoins chaque jour.

Si nous constatons, avec tristesse, que là où l'on chasse Dieu, l'enfance est impie, la jeunesse se débauche, la famille se désagrège et la société retourne aux errements du paganisme, nous constatons également l'action de la prière, de la grâce, des sacrements, levain du Royaume de Dieu ; nous voyons le prodigue revenir à son Père, le pécheur devenir pénitent, le loup se changer en agneau, l'égoïste, le voluptueux, l'indifférent devenir un saint.

Qui donc ramène vers Dieu, depuis quelques années, la belle jeunesse intellectuelle de la France, sinon cette puissance intérieure qui se fait sentir au fond des âmes, à laquelle on ne peut résister et qui n'est autre que le levain évangélique ?

Qui donc donne aux jeunes de nos mouvements spécialisés la généreuse ambition de rendre chrétiens leurs frères ?

Où trouve-t-on aujourd'hui les consciences droites, les mœurs intègres, les véritables vertus de loyauté, de justice, de dévouement désintéressé, d'abnégation, sinon dans les âmes, dans les foyers, dans les familles qui règlent leur vie sur la morale de l'Evangile ?

Le Royaume de Dieu est bien le levain qui transforme et ramène les âmes à la perfection de leur origine, puisque Dieu les a voulues à son image et à sa ressemblance.

* *

Le P. Gratry, faisant une application de la parabole du levain qu'une femme mit dans la pâte, dit : « Le ferment est mis dans la masse par cette femme qui a mis sur la terre le Fils de l'homme, et lui, divin ferment, saura s'étendre sur tout le genre humain. »

M. f., demandons à la Vierge Marie, qui la première a donné Jésus au monde pour le transformer, de nous le donner à nous-mêmes. Si Notre-Seigneur habite en nos âmes par sa grâce, il nous transformera pour nous sanctifier, et par lui nous deviendrons nous-mêmes les ferments de sainteté pour hâter la conversion du monde, et c'est ce dont le monde a le plus grand besoin. Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XXII

LE LIVRE D'ESDRAS

Il était dans les plans de Dieu d'infliger une expiation très dure aux Hébreux, qui avaient lassé sa patience par leur indocilité obstinée. Mais d'autre part il ne pouvait manquer à l'engagement qu'il avait pris de maintenir son peuple jusqu'à ce que l'avènement du Messie transformât la royauté temporelle des fils de David en une souveraineté spirituelle qui ne connaîtrait jamais de fin. Le Très-Haut, du reste, se plaît toujours à faire éclater sa miséricorde aussitôt que sa justice est satisfaite. Et voilà pourquoi il résolut de mettre un terme à l'exil que subissait le peuple juif.

I

Pour atteindre ce but, il inspira la clémence au cœur de Cyrus, roi des Perses, qui, dès la première année de son accession au pouvoir, prit les mesures nécessaires pour permettre aux Juifs de revenir dans leur patrie et d'y rétablir leur culte. L'histoire de cet heureux retour et de cette restauration est contenue dans deux ouvrages, intimement rattachés l'un à l'autre et qu'on nomme le *livre d'Esdras* et celui de *Néhémie*. La connexion qui existe entre eux est si évidente que beaucoup d'anciens commentateurs, notamment ceux du Talmud, ont considéré ces deux volumes comme formant un seul ensemble. Suivant la tradition catholique et le Canon du Concile de Trente, nous maintiendrons cependant la distinction qui les sépare. De nombreuses raisons nous y invitent, parmi lesquelles une au moins saute aux yeux de tout lecteur de la Sainte Ecriture : écrit par un prêtre, le livre d'Esdras s'attache plus particulièrement aux questions religieuses, comme la reconstruction du Temple et les mariages mixtes, tandis que l'ouvrage de Néhémie, un « pieux laïc », comme nous dirions de nos jours, sans négliger ce point de vue primordial, fait une place assez large à des questions administratives et sociales, telles que la réédification de Jérusalem et de ses remparts.

Au surplus, nous n'avons à nous occuper aujourd'hui que du premier de ces ouvrages. Tout le monde s'accorde à le baptiser du nom d'*Esdras*, qui en est incontestablement l'auteur. Cela n'empêche point que l'on puisse admettre que celui-ci ait utilisé, pour la composition de son œuvre, plusieurs documents, hébraïques ou perses, dont il avait pu apprécier l'authenticité ainsi que l'autorité.

Le volume s'ouvre par la citation du décret de Cyrus rouvrant la Palestine aux Juifs ; il y est rapporté d'une façon plus complète que dans les Paralipomènes. Nous y voyons que l'autorisation donnée est générale pour tous ceux qui voudront en profiter ; que la réédification du Temple est explicitement ordonnée ; et qu'enfin les Israélites qui, pour un motif ou un autre, tiennent à rester dans l'empire de Babylone, devront aider les émigrants en leur remettant des dons en bétail, en argent, ou en objets quelconques. Cyrus lui-même donnait l'exemple de la générosité en restituant les vases sacrés que Nabuchodonosor avait jadis enlevés du Temple.

Cet édit d'une si haute importance fut promulgué en l'an 536 avant l'ère chrétienne. Les Juifs se mirent aussitôt en devoir d'utiliser leur liberté retrouvée. Comme tous ne pouvaient pas se mettre en route immédiatement, une première caravane s'organisa sous le commandement de Zorobabel, et Esdras donne une longue énumération des familles qui la composèrent. Il évalue cette multitude à 42.360 personnes, sans compter 3.337 domestiques. Mais cette évaluation n'est pas très certaine, car elle ne correspond pas au total des chiffres de détail précédemment indiqués : il y eut là, sans doute, une erreur de copiste, qui d'ailleurs est sans importance pratique, puisqu'elle ne dénature pas les événements et ne porte que sur un détail très secondaire.

II

Dans le courant du septième mois, appelé *Tichri* et qui correspondait approximativement à notre mois d'octobre, la caravane était parvenue au terme de son voyage. Les prêtres, les lévites d'une part, et l'ensemble du peuple de l'autre, s'étaient établis dans les résidences qu'ils devaient occuper et « tout le peuple s'assembla comme un seul homme à Jérusalem », vraisemblablement pour y célébrer — pour la première fois depuis soixante-dix ans — la grande fête rituelle des Tabernacles.

Le premier souci des captifs libérés fut de restaurer l'autel du Très-Haut. Ce fut le pontife Josué, fils de Josédec, qui se chargea de l'entreprise sainte avec l'aide de ses frères les prêtres, et de Zorobabel, le chef civil de l'expédition.

Mais à peine les premiers travaux étaient-ils entrepris, qu'une jalousie d'abord sourde, mais bientôt déclarée, environna les nouveau-venus. Les peuplades déjà établies dans la région ne voyaient pas sans hostilité cette colonie d'anciens possesseurs du territoire, qui revenaient s'installer dans le pays ; elles craignaient sans doute que les Juifs, redevenus forts, tôt ou tard ne les expulsent pour rentrer dans la possession complète de leur patrimoine. Elles songeaient à prendre l'avance en ruinant tout de suite leurs projets. Les Juifs, de leur côté, se rendaient parfaitement compte de leur faiblesse présente et, menacés de toutes parts, mettaient toute leur confiance dans leur unique protecteur Jehovah, à qui ils offraient de multiples sacrifices.

Dans la seconde année de leur retour, ils commencèrent à poser les fondements du nouveau Temple. Tandis que les maçons élevaient les murs, les lévites chantaient les louanges du Seigneur ; mais les anciens, qui se souvenaient de la splendeur du Sanctuaire primitif, se lamentaient parce que le nouvel édifice lui était considérablement inférieur. Une première difficulté surgit lorsque les voisins des captifs libérés demandèrent de les laisser participer à l'érection du Temple et par suite au culte rituel. La chose était impossible, car ces gens, les Samaritains, pratiquaient une religion mêlée de grossières erreurs. Furieux de se voir repoussés, ils intriguèrent auprès des ministres babyloniens et écrivirent même des lettres de dénonciations à deux monarques successifs : Assuérus et Artaxerxès. Ils accusaient les Juifs de vouloir, après la réédification de leur ville, se rendre tout à fait indépendants et s'affranchir du tribut promis à leurs vainqueurs. Artaxerxès finit par entrer dans leurs vues et donna l'ordre d'interrompre les travaux.

Ce triste état de choses dura jusqu'à la seconde année du règne de Darius. A ce moment, les prophètes Aggée et Zacharie ordonnèrent à leurs compatriotes, de la part de Dieu, de reprendre le labeur sacré, sans se soucier d'obtenir une autorisation nouvelle. Leur voix fut entendue et Zorobabel ainsi que le grand-prêtre Josué se remirent à l'œuvre avec une ardeur ranimée.

Cela excita la défiance du gouverneur de la Syrie, un certain Thathanaï, qui accourut lui-même à Jérusalem avec ses conseillers pour s'enquérir des instigateurs de l'ouvrage. On répondit avec déférence à ce fonctionnaire chaldéen, et d'un commun accord il fut convenu que l'affaire serait portée devant le roi Darius, de sorte que les Juifs pussent répondre aux allégations formulées contre eux.

Thathanaï s'empressa d'envoyer à son souverain un rapport où il indiquait d'abord que la continuation du Temple avait été reprise ; il signalait ensuite que pour cela les Juifs faisaient état d'une autorisation datant du roi Cyrus. Darius prescrivit que l'on fît des recherches dans les archives de ses prédécesseurs, et effectivement on trouva, dans un château-fort d'Ecbatane, le texte royal que les Juifs invoquaient pour légitimer leur entreprise.

Darius, ainsi convaincu de leur bonne foi, rendit un décret par lequel il ordonnait au gouverneur syrien non seulement de laisser continuer l'ouvrage, mais même de fournir aux ouvriers les secours nécessaires soit pour leur travail, soit pour les sacrifices qui devaient être offerts à l'Eternel. Les intrigues des Samaritains se trouvèrent ainsi déjouées.

La maison de Dieu fut achevée le 3e jour du mois qui terminait l'année religieuse et que l'on nommait *Adar*, correspondant à notre mois de mars, durant la 6e année du règne de Darius. Alors les prêtres, les lévites et le peuple entier la consacrèrent par la grandiose cérémonie de la dédicace. Les prêtres furent établis en leurs ordres et les lévites en leurs classes, afin que le service de Dieu pût s'effectuer régulièrement. La Pâque put être célébrée à sa date légale, le 14e jour du premier mois, et on la fêta dans l'allégresse, parce que le Seigneur avait disposé le roi d'Assur à se montrer favorable aux fils d'Israël.

III

Un certain laps de temps s'écoula, après ces événements, sans que la Bible ait retenu de cette période aucun fait digne d'être conservé. Mais sous le règne d'Artaxerxès une nouvelle caravane de Juifs s'organisa pour quitter l'empire des Perses et retourner dans l'ancienne patrie. Elle était dirigée par Esdras, membre d'une noble famille dont la généalogie est inscrite au livre dont nous parlons, et auteur lui-même de ce volume.

Esdras joignait à l'illustration de sa naissance la dignité sacerdotale. Il était en outre Docteur de la Loi et l'un des plus en vue parmi ces derniers, à cause de sa science et de son zèle. C'est dire qu'il réunissait toutes les qualités nécessaires pour prendre le commandement de ses compatriotes et les guider vers le but de leur voyage.

Il eut néanmoins la prudence de ne pas se contenter d'une autorité de fait, simplement conférée par les Juifs et par suite toujours sujette à être discutée ou révoquée. Il réussit, grâce à son influence à la cour, à obtenir du roi de Babylone un mandat explicite qui le chargeait de gouverner la migration projetée. Le texte de la lettre royale d'Artaxerxès est inséré dans le volume et contient d'intéressantes dispositions. Le roi renouvelle l'autorisation donnée aux Juifs de retourner en Palestine ; il charge Esdras de prendre la tête du mouvement ; il lui confie, à titre de don, des sommes d'or et d'argent destinées à être offertes au Dieu de Jérusalem, ou à pourvoir aux sacrifices. Il ordonne ensuite aux trésoriers du fisc de donner à Esdras les secours financiers nécessaires ; il confie à celui-ci le soin d'établir des juges et des magistrats administratifs, ainsi que de veiller à l'instruction du peuple. Il termine en menaçant de mort, d'exil, d'amende ou de prison ceux qui contreviendront à son décret.

Ainsi muni de ces pouvoirs précieux, Esdras se mit en route à la tête d'une troupe considérable dont il donne le dénombrement. Après plusieurs étapes, il parvint près du fleuve Ahava, où il fit observer un jeûne afin de purifier les âmes. Le roi lui avait offert une escorte de cavalerie pour protéger sa colonne : il la refusa, afin de bien marquer toute la confiance qu'il mettait en Dieu, son suprême protecteur. Arrivé à Jérusalem, il offrit des holocaustes et se fit reconnaître par les satrapes qui gouvernaient la région au nom du roi des Perses.

Une affaire des plus délicates fut, peu de temps après, soumise à sa décision. Au cours de la captivité, les Juifs, mêlés sans cesse à des nations étrangères, n'avaient pas tous respecté la législation mosaïque qui leur interdisait le mariage avec des femmes d'une autre race. Il y avait là une offense grave à

l'égard du Dieu souverain, qui affligea d'autant plus le chef hébreu qu'il se sentait plus redevable au Seigneur dont la miséricorde avait tiré Israël de l'exil.

Après avoir longuement imploré le Très-Haut, Esdras parla au peuple qui l'entourait et s'unissait à sa prière. Il convoqua pour le troisième jour une assemblée générale de la nation, et là il prescrivit la répudiation des épouses illégitimes par leurs maris coupables, dont la liste, établie alors, a été conservée à la fin du livre. Rendu plus docile par le malheur, le peuple se soumit aux ordres du représentant de Jehovah.

* *

Ainsi commença à s'effectuer la renaissance de la nation théocratique. Sans doute l'œuvre était loin d'être achevée et, comme nous allons le voir bientôt, beaucoup d'efforts restaient à accomplir avant que Jérusalem pût recouvrer une partie de sa puissance et de sa splendeur antiques. Mais les bases de la restauration étaient posées ; Israël commençait de nouveau à jouir d'une existence collective dont il avait été longtemps privé.

L'entreprise inaugurée par Esdras allait d'ailleurs être poursuivie avec le concours de Néhémie, grâce à la volonté du ciel qui écarterait tous les obstacles et permettrait de la mener à bonne fin pour le bonheur du peuple et la gloire du vrai Dieu.

XXIII

LE LIVRE DE NÉHÉMIE

La réintégration des Juifs dans leur pays d'origine ne se présentait pas comme une entreprise d'immigration ou de colonisation ordinaire. Parmi les nombreux problèmes qu'elle soulevait, deux surtout retenaient l'attention : le rétablissement de la Loi religieuse, qui devait se perpétuer jusqu'au Messie ; et la reconstitution d'une force matérielle suffisante pour tenir en respect les adversaires. Nous avons dit comment le prêtre Esdras s'était surtout attaché à résoudre le premier ; voici comment Néhémie entreprit de mener à bien le second.

I

Néhémie, qui appartenait vraisemblablement à la tribu de Juda, était fils d'Helcias. Durant la 20e année du règne d'Artaxerxès Longue-Main, il se trouvait dans la ville fortifiée de Suse, lorsqu'une conversation avec Hanani attira son attention sur le sort malheureux de ses compatriotes qui habitaient la Palestine, et sur l'état non moins lamentable de la cité sainte de Jérusalem. Son âme croyante s'éleva aussitôt vers le Seigneur pour le prier de soulager tant de misères.

Comme il remplissait la fonction d'échanson auprès du roi, celui-ci fut frappé de la tristesse empreinte sur son visage et lui en demanda la cause. Néhémie ne cacha point qu'elle provenait du malheureux destin ménagé à la race élue, et le prince l'autorisa à se rendre en Judée pour y relever la ville de ses pères. Il partit, avec des lettres royales et une escorte de cavalerie.

A peine arrivé, il procéda secrètement, pendant la nuit, à une inspection des ruines qu'il lui incombait de relever et traça un plan sous l'inspiration du Très-Haut. Ce fut seulement alors qu'il avisa le grand-prêtre Eliasib et l'ensemble du peuple, du projet qu'il avait formé. En dépit des sarcasmes et de l'opposition des hauts fonctionnaires qui gouvernaient la Palestine au nom du roi de Perse, on se mit à l'œuvre avec une méthode et une discipline rigoureuses. Chaque groupement distinct avait sa tâche fixée et un secteur précis à reconstruire.

Une telle activité ne tarda pas à éveiller la vigilance inquiète d'un des principaux délégués du souverain de Babylone, nommé Sannaballat, ainsi que d'un de ses collègues, Tobie l'Ammonite. Ces deux personnages cherchèrent d'abord à décourager les Juifs en employant la raillerie pour les convaincre de l'inanité de leurs efforts. Au fond, ils redoutaient beaucoup que la restauration des remparts de Jérusalem ne donnât un point d'appui sérieux aux Juifs qui tenteraient de secouer le joug des vainqueurs chaldéens. D'autre part, la vieille jalousie des Samaritains contre Jérusalem se ranimait à la vue de la renaissance de la cité rivale.

Tous ces gens malintentionnés s'entendirent avec d'autres adversaires des Juifs, comme les Arabes, les Ammonites, les Azotiens, pour venir attaquer Jérusalem et dresser des embûches à ses habitants. Néhémie fut contraint, pour déjouer leurs surprises, de placer des cordons de sentinelles sur les murailles encore inachevées. Ce fut une complication pénible, car la petite colonie était bien faible pour fournir à la fois des équipes de maçons et des postes de soldats. Heureusement les Juifs disséminés dans les environs de la ville arrivaient parfois à éventer les desseins de l'ennemi et s'empressaient d'en avertir leurs frères de la cité, qui pouvaient ainsi y parer plus facilement. Néhémie finit d'ailleurs par décider qu'une moitié des jeunes hommes travaillerait, tandis que l'autre se tiendrait prête à combattre ; les bâtisseurs eux-mêmes étaient d'ailleurs munis d'armes, pour aider à la défense en cas de besoin.

D'autres soucis plus pénibles encore assaillaient le chef de l'expédition. La détresse était grande parmi la foule, qui était revenue de la captivité munie seulement de maigres ressources vite épuisées. Certains notables, et des magistrats mêmes, ne rougirent pas d'en abuser pour prêter aux malheureux de l'argent à des conditions usuraires. Néhémie put les réprimander d'autant plus sévèrement que lui-même et son entourage donnait l'exemple d'un désintéressement absolu et d'une générosité magnifique. Il exigea la restitution des sommes indûment prélevées sur les pauvres gens et put maintenir ainsi l'ordre public.

Sur ces entrefaites, Sannaballat l'accusa de fomenter une révolte et essaya de l'effrayer de toutes manières. Rien pourtant ne put le détourner du but, et il eut la joie d'achever son grand ouvrage en cinquante-deux jours.

II

Sitôt les remparts remis en état de défense, il s'occupa de leur assigner des gardes et d'organiser l'important service de sécurité aux portes. Il donna à ce sujet des consignes strictes à son frère Hanani et au chef de la citadelle, Hananias, qui lui parurent les hommes les plus loyaux et les plus fidèles sur qui l'on pût se décharger de ce point capital.

Mais si la protection extérieure de Jérusalem était ainsi assurée, bien des choses restaient à faire au dedans de l'enceinte. Presque toutes les maisons avaient été brûlées ou démolies lors du sac de la ville : il fallait au moins réédifier celles qui étaient nécessaires à la population réduite qui reprenait possession du pays. De plus, il importait de connaître exactement le chiffre de cette population, et pour cela un dénombrement était indispensable.

Au cours des opérations du recensement Néhémie

lui-même découvrit un registre qui contenait la liste des Juifs rentrés les premiers de la région babylonienne, à la suite de Zorobabel. Cette trouvaille était précieuse pour établir l'origine des familles. Elle ne fut pas cependant tout à fait complète, car un certain nombre de prêtres ne purent reconstituer leurs titres généalogiques. Comme le sacerdoce était héréditaire parmi les seuls descendants d'Aaron, cela soulevait une question fort grave, puisqu'on n'avait pas la preuve certaine que ces hommes appartenaient réellement à la caste consacrée au culte. On trancha provisoirement l'affaire en leur interdisant les fonctions saintes et la manducation des viandes consacrées, « jusqu'à ce qu'il y eût un pontife docte et éclairé » qui fût à même de résoudre le cas d'une façon définitive.

Ces mesures urgentes prises, l'heure était désormais propice à une restauration solennelle de la religion mosaïque. Tout le peuple fut convoqué à une assemblée générale, qui se tint sur une place située devant la porte des Eaux. Esdras y apporta le volume de la Loi. Entouré par les personnages les plus importants, il monta sur une tribune et commença la lecture du texte divin, qui se prolongea depuis le matin jusqu'à midi. A la fin de cette promulgation nouvelle, Néhémie et les lévites exhortèrent la foule à célébrer ce grand jour par de pieuses réjouissances, et le lendemain les chefs des familles vinrent prier Esdras de leur expliquer les paroles que le Seigneur avait dictées pour être la règle d'Israël.

Cette étude de la législation antique leur rappela que la fête des Tabernacles devait avoir lieu au cours du septième mois. On s'y prépara avec d'autant plus d'allégresse qu'on rénovait ainsi une tradition antique, et ce souvenir des âges de triomphe versa une espérance bénie dans les cœurs.

En contraste avec ces moments de joie religieuse, il fut décidé de consacrer un jour au jeûne et à la pénitence publique, en expiation des fautes accumulées par les fils d'Abraham. Les Juifs se couvrirent donc de sacs et de cendres pour confesser leurs iniquités ainsi que celles de leurs pères, tandis qu'on leur lisait à nouveau les ordres de Dieu dont ils ne devaient plus se départir. Des lévites leur rappelèrent l'histoire providentielle de leur race, les bienfaits prodigués par le Seigneur à leurs ancêtres, les rébellions néfastes qui leur avaient valu tant de châtiments. Ils conclurent en renouvelant une fois de plus l'alliance entre la nation et Jehovah. Puis un acte fut dressé, que signèrent les princes, les prêtres, les lévites, s'engageant en leur nom comme en celui de la multitude entière. Israël jura de respecter la loi des mariages, de sanctifier le sabbat, avec l'année sabbatique, de fournir les offrandes légales « pour l'œuvre de la maison de Dieu », de présenter au Très-Haut les prémices de ses récoltes ainsi que les premiers-nés de ses troupeaux et de ses familles, de payer les dîmes ecclésiastiques et de « ne pas abandonner la Maison de son Dieu. »

III

Les chefs du peuple s'étaient établis à Jérusalem, comme leur devoir les y obligeait ; mais le séjour dans une ville en construction, et incessamment menacée par des voisins hostiles, n'avait rien d'agréable. Aussi éprouva-t-on quelque peine à recruter un nombre d'habitants suffisant pour faire renaître la vie sociale dans la cité. Un certain nombre d'hommes s'offrirent, et en furent loués par tout le peuple ; mais pour atteindre au chiffre désiré, on fut obligé de recourir au tirage au sort, de manière qu'un juif sur dix résidât dans la capitale.

Plusieurs années s'écoulèrent qui furent sans histoire. Mais une douzaine d'années après la remise en état des remparts, on se décida à célébrer leur dédicace. Pour cette solennité, les lévites furent rappelés des diverses bourgades où ils habitaient ; Néhémie constitua deux grands chœurs accompagnés d'instruments de musique, et les deux théories se rejoignirent devant le Temple, où l'on multiplia les sacrifices.

Néhémie fut ensuite obligé de retourner momentanément à la cour du roi de Perse, d'où il devait revenir bientôt, après avoir obtenu son congé définitif. Mais, en son absence, un scandale éclata. Le grand-prêtre Eliasib, à la suite d'un mariage, s'était apparenté à Tobie l'Ammonite, administrateur persan de la province de Judée. Il commit la lourde faute de permettre à cet infidèle de s'installer un appartement dans le Temple même. De plus, un certain nombre de lévites et de chantres, ne recevant plus régulièrement la part qui leur revenait sur les dîmes, avaient abandonné leur poste et le culte souffrait de cette négligence.

Sitôt qu'il fut rentré à Jérusalem, Néhémie se rendit compte de ces abus. Il expulsa l'Ammonite du sanctuaire où sa présence outrageait la majesté de Jehovah, rétablit les ecclésiastiques à leur poste, et prit un certain nombre d'autres sanctions énergiques, notamment à l'égard des marchands qui, par l'exercice de leur commerce, profanaient le jour du sabbat.

Il eut encore à sévir à propos des mariages avec des personnes étrangères, ce qui était l'une des tentations les plus obstinées en Israël. Plusieurs hébreux, violant les prescriptions de Moïse, avaient épousé des femmes d'Azot, d'Ammon et de Moab. Ils avaient tellement perdu, dans les foyers à demi-païens ainsi fondés, les traditions saintes de leur race privilégiée, que leurs enfants ne parlaient même plus correctement la langue hébraïque. Il était indispensable de réagir, sous peine de voir s'effondrer non seulement l'unité nationale, mais la religion elle-même. Néhémie s'en rendit compte et ne s'arrêta point à des demi-mesures. « Je les repris fortement, écrit-il en parlant de ces malheureux dévoyés, et je les maudis. J'en frappai quelques-uns, leur rasai la tête et leur fis jurer, au nom de Dieu, qu'ils ne donneraient point leurs filles aux fils des étrangers, ni qu'ils ne prendraient point des filles de ceux-ci pour eux-mêmes ou pour leurs fils. » Parmi les délinquants se trouvait un petit-fils du grand-prêtre Eliasib, qui était illégalement devenu le gendre du païen Sannaballat et déshonorait ainsi en sa personne toute la classe sacerdotale. L'éminente dignité de son aïeul ne le préserva pas d'être condamné à l'exil, tandis que le chef du peuple prononçait sur lui cette imprécation redoutable : « Seigneur, mon Dieu, souvenez-vous de ceux qui violent le sacerdoce et la loi des prêtres ou des lévites ! »

* *

Une fois l'ordre rétabli, Néhémie, l'envoyé du Seigneur, put se convaincre que sa tâche était achevée. Il avait fortifié l'œuvre d'Esdras en appuyant la restitution matérielle sur la renaissance spirituelle. Grâce à ces deux hommes Israël revivait, moins splendidement sans doute que jadis, mais avec assez de puissance néanmoins pour que la véritable foi pût subsister jusqu'au moment où apparaîtrait le Prophète